

Une Eglise pour le monde :

Un renouveau d'Évangélisation à tous les âges de la vie et dans la diversité des situations humaines.

Introduction

On ne naît pas chrétien, on le devient. On ne croit pas de la même manière à 7 ans et à 80 ans. On n'évangélise pas des choses, mais des personnes. Ce sont là quelques évidences qu'il est bon de rappeler. Aujourd'hui, dans ce nouveau monde en train de naître, un renouveau de l'évangélisation est indispensable. Mais comment évangéliser les jeunes générations qui s'expriment d'abord avec leurs portables et leurs réseaux sociaux comme *Facebook* ou *Twitter*? Comment évangéliser les personnes âgées qui se retrouvent souvent seules dans une maison de retraite, avec l'impression d'être abandonnées et qui attendent la mort? Comment évangéliser aujourd'hui les familles aux visages multiples et qui ont souvent l'impression d'être jugées par l'Église? On pourrait allonger la liste, bien sûr. Rappelons que c'est aussi la première fois dans son histoire que l'Eglise en Occident vit sa mission dans une société de consommation et une culture sécularisée. C'est un défi que l'Eglise n'a jamais rencontré.

L'Évangile n'a pas vieilli et il est Bonne Nouvelle pour notre temps. Mais on n'évangélise que ceux qu'on aime, ceux pour lesquels on est prêt à donner sa vie. L'évangélisation est un rayonnement d'Amour. C'est l'Esprit d'Amour du Christ qui a donné sa vie pour le Salut du monde qui évangélise. C'est bien la mission du Christ Rédempteur, comme aimait la définir le Pape Jean-Paul II. Nous ne sommes que d'humbles serviteurs et les jardiniers de Dieu. À nous de préparer le terrain des cœurs. À Lui de semer les graines de son Amour, car notre nouveau millénaire est toujours l'aujourd'hui de Dieu.

Comme dit si bien la petite Thérèse : « *Aimer Jésus et Le faire aimer.* » C'est notre amour pour le Christ qui rayonnera, aimer passionnément Jésus et aimer de la même passion nos contemporains. Mais si nous n'allons pas vers eux, ils ne viendront pas vers

nous. Comme le Concile l'a voulu, essayons d'entrer en dialogue avec nos contemporains et mieux comprendre leurs attentes.

Des repères qui s'effacent

L'être humain est bousculé lui-même dans sa propre identité. Il n'y a pas que les institutions qui soient remises en cause. On parle de la « fatigue de soi » (cf. les 25-40 ans) du fait de la pression de performance qui pèse sur les individus, du fait de l'instabilité, de la remise en cause continue.

L'homme se pense à partir de lui-même et non plus à partir de Dieu comme dans les récits bibliques. Dans le Christianisme, c'est Dieu qui est premier et qui vient à la rencontre de l'homme. « Au commencement était le Verbe ». La foi est don de Dieu. Au baptême des catéchumènes, le célébrant dit : Que demandez-vous à l'Eglise ? Tous répondent : La foi. Aujourd'hui, c'est l'expérience individuelle qui est première, qui devient la référence. Même dans la démarche religieuse... il y a un grand intérêt accordé au ressenti. On valorise l'expérience et nous redécouvrons l'importance de l'initiation chrétienne et de la démarche initiatique.

Le rapport au temps a changé : Nous sommes dans l'ère du zapping. L'homme de la modernité a tendance à se penser dans son éternel présent. Il ne se projette plus dans un avenir ... tellement occupé de jouir de l'instant présent qu'il juge insatisfaisant. Il a du mal à se situer dans une histoire, dans une relecture de la vie. En même temps, devant le mal, la violence, la souffrance, la mort, il se pose des questions de sens.

Nos contemporains ont plus de moyens de vivre que leurs ancêtres, mais ils ont moins de raisons de vivre. On leur impose la précarité comme art de vivre. L'individu est souvent seul. Les faibles sont de plus en plus fragilisés, marginalisés même s'il y a des gestes spontanés de grande générosité.

Nous sommes à l'ère de la société médiatique ... du faire valoir ... d'une certaine uniformisation avec le risque du clonage de la pensée. cf .le journal télévisé de 20h00 - En même temps, cette société permet une ouverture à d'autres cultures. Mais l'enjeu, c'est

l'identité au cœur de la différence ... (cf. la place de l'écran, du visuel pour l'éveil religieux chez les enfants). Dans un monde bouleversé, parfois désenchanté, la parole des chrétiens est attendue ainsi que leur témoignage. A la fois contestés, parfois ridiculisés, et en même temps écoutés dans les périodes douloureuses de la vie ou de l'histoire ...

Et s'ils étaient porteurs de l'espérance chrétienne ... Inconsciemment, si c'était cela que nos contemporains attendaient de nous : une parole et un témoignage porteur d'espérance. Comme le dit J-C. Guillebaud, « on ne perd pas la foi comme on perd ses clés. Ce n'est pas la foi que l'on perd, c'est la volonté de croire qui faiblit » ». On pourrait dire que ce n'est pas l'espérance qui disparaît, c'est la volonté d'espérer qui s'éteint peu à peu. La foi ou l'espérance sont comme l'amour. Ce n'est pas tant la connaissance d'un être qui conduit à l'amour mais plutôt l'inverse : l'amour et lui seul conduit à la connaissance.

C'est bien ce monde là que Jésus nous demande d'évangéliser. Regardons comment lui-même a évangélisé et comment Il est allé à la rencontre de ses contemporains.

1- Serviteurs de la Foi et de l'Espérance, à la suite de Jésus.

Le chrétien est celui qui va à la rencontre de ses contemporains, c'est l'homme de terrain, d'un territoire et non seulement l'homme d'un réseau, du lobby catho. Il n'est pas une plante d'appartement mais une plante de plein air et même de plein vent. Il rencontre des hommes et des femmes qui sont des croyants authentiques comme des mal-croyants ou totalement indifférents. Certains sont bien insérés dans l'institution de l'Eglise, d'autres vivent aux marges ou la contestent et disent qu'elle ne les intéresse pas.

Cette charité pastorale s'enracine dans celle du Christ pour l'Église mais aussi pour tout être humain. **St Jean** dans son Évangile nous révèle un Jésus attentif aux diverses situations de ses contemporains et aux différents désirs et attentes. Pour Jean, le Salut qu'apporte Jésus n'est pas dans l'évasion du monde comme dans les courants gnostiques. Effectivement, quand on ne peut pas changer le monde, on change de monde tout simplement. Or, l'Évangile n'a rien de ces courants gnostiques mais au contraire, il nous invite à trouver, à rencontrer le Christ dans la saisie à pleines mains de la réalité du monde. Les personnes que rencontre Jésus dans l'Évangile de Jean sont des personnes concrètes mais toutes en attente d'une espérance: attente de vie, de lumière et d'amour.

La grâce et la vérité, dira Saint-Jean, sont venues par Jésus-Christ. Finalement toutes ces personnes sont blessées dans leur désir de vivre. Ce sont des blessés de la vie.

Or Jésus vient révéler à des hommes qui sont en quête de sens ce qu'est la vie en plénitude. La question demeure : qu'est-ce que vivre sans la joie de vivre ? Comment vivre sans raisons de vivre ? Comme le dit Victor Hugo : « Le plus lourd fardeau est d'exister sans vivre ». Saint Irénée dira que la gloire de Dieu c'est l'homme vivant. Or, la vie vient du Christ. Nous en sommes témoins dira Saint Jean. Cf. 1 Jn 1,2 « La vie s'est manifestée. Nous l'avons vue. Nous en rendons témoignage ». Il ajoutera dans son Evangile : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, la lumière brille dans les ténèbres » (Jn 1,4). Et Saint-Jean écrira encore à la fin de son Evangile : « Tout ceci a été écrit afin que vous ayez la vie en croyant en son nom » (Jn 20,31)

Qu'est-ce que vivre ? Comment vivre ?

Voilà la question qui nous est posée : Pour les gens que nous rencontrons, c'est quoi la vie pour eux. Il y a diversité de réponses, bien sûr, mais on voit bien la vie qu'ils mènent. Ils sont pris dans l'engrenage de la consommation, de l'immédiat, de l'angoisse devant l'avenir etc ...Et pour nous ? C'est quoi la vie pour nous ?

Pour Saint-Jean, la vie est du côté du croire, de la confiance en particulier en la personne de Jésus. La vie, c'est donner sa confiance à quelqu'un, à Jésus de Nazareth, mort et ressuscité. Or, les personnes que Jésus va rencontrer sont touchées dans leur désir de vivre. Il répond à ce qu'il y a de plus profond dans l'être humain : Pas seulement ses moyens de vivre mais surtout ses raisons de vivre. Nicodème, par exemple, est rassasié de pouvoir et de savoir. Il cherche une autre manière de vivre. La Samaritaine a été trompée dans sa confiance affective. Les sœurs de Lazare pleurent un frère qui vient de mourir.

Oui, la vie des gens nous passionne mais au-delà de leurs conditions de vie, c'est leur soif de vivre qui nous touche. C'est la charité pastorale du Bon Pasteur : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10,10). Si les gens ont faim de pain (Cf. la multiplication des pains, Jn 6), ils ont surtout soif de la Parole de Dieu. Mais il y a bien des obstacles pour découvrir cette réalité. Cette vie de Dieu est d'abord à accueillir comme un don, car la foi est d'abord consentement à une présence mystérieuse qui nous dépasse et sur laquelle nous n'avons pas prise.

Pourquoi vivre ? De la vie à la lumière.

Pour Saint Jean, la vie est lumière et elle brille dans les ténèbres. Au fond, la vie ne se réduit pas à des moyens de vivre mais bien plus à des raisons de vivre. « En lui (le Christ) était la vie et la vie était la lumière des hommes. La lumière brille dans les ténèbres » (Jn 1,4). L'être humain est un peu comme le tournesol. Les chrétiens sont les tournesols de Dieu pour notre monde. Par leur vie, ils manifestent qu'ils sont accueil de la lumière de Dieu. Nous ne sommes pas la lumière mais nous accueillons la lumière. Nos contemporains cherchent la lumière au cœur des ténèbres. L'homme a soif de vérité, de liberté, de fraternité. Il a soif de lumière. Il aspire au bonheur d'aimer et d'être aimé. Mais il est traversé de désirs contradictoires : angoisse ... passions ... dominations etc ... C'est cela les ténèbres. Beaucoup de personnes que rencontre Jésus sont dans la nuit et les ténèbres. Nicodème vient de nuit. L'aveugle qu'il guérit est un aveugle de naissance. Or, Jésus dira : « Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres mais aura la lumière de la vie » (Jn 8,12).

Le désir de vivre chez beaucoup de personnes que Jésus rencontre s'affronte aux forces de mort. Cf. Lazare et le tombeau - cf. le paralytique au bord de la piscine de Bezatha. On peut aussi penser à Nathanaël, ce jeune qui cherche la lumière et qui essaie de répondre à l'appel de Dieu en scrutant les Écritures. Il s'écria : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël » (Jn 1,49)

Si l'homme a soif de lumière, il a surtout soif d'amour.

C'est là que nous retrouvons le message de Sainte Thérèse : Vivre d'Amour avec un A majuscule. Car le fond de l'être humain est relation c'est-à-dire qu'il est fait pour la communion. Saint-Jean a fait cette expérience d'un long chemin qui l'a conduit d'une recherche de la lumière à l'expérience de l'amour. Jean est le témoin par excellence de l'Amour de Jésus, le bon Pasteur. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3,16). La création est un mystère d'Amour. Les noces de Cana évoquent l'amour des commencements. « Tout fut par lui et rien ne fut sans Lui » (Jn 1,3). C'est si vrai que l'Évangile de Jean se termine par l'amour et que la seule question que Jésus pose à Pierre avant de lui demander d'être le pasteur de son Église, c'est bien celle de l'amour : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » (Jn 21,15). Jésus appellera ses disciples : mes amis (Jn 15,15 : « Je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait

connaître ». Et les dernières paroles de Jésus sont bien tournées vers cet amour : « J'ai soif » (Jn 19,28). J'ai soif, dit-il, de révéler cet amour du Père pour toute l'humanité mais j'ai soif aussi de la réciprocité de votre amour. La petite Thérèse avait bien compris cela. Dieu a sans doute davantage soif de notre amour que de nos œuvres, disait-elle.

L'humanité, finalement, a soif de Dieu mais elle l'ignore. Elle ne pourra découvrir cet amour du Dieu Trinitaire qu'à travers notre pauvre amour. Elle a soif d'une rencontre authentique de Dieu comme les disciples : « Maître, où demeures-tu ? ». En même temps, les croyants de ce temps sont démunis. Ils sont invités à marcher vers la lumière. Il y a un véritable combat de la foi. Comme dans l'Évangile de Jean, il y a un combat entre la lumière et les ténèbres. Lors de la mort de Jésus, la communauté est divisée et dispersée. C'est le Christ ressuscité qui va la rassembler. Mais, au pied de la croix, demeure le petit reste qui sera témoin de la Résurrection. C'est ce petit reste qui va franchir le vide du Samedi Saint. La lumière n'est pas accueillie immédiatement. Elle a besoin de témoins qui eux ne sont pas toujours accueillis. Or, le disciple que Jésus aimait « vit » et « crut » alors que Pierre a vu sans encore croire.

Il nous est demandé à nous de croire sans toujours voir et cela est bien difficile. Nous chrétiens, il nous est demandé d'être ce pauvre de cœur, d'être en quête de lumière comme l'aveugle de naissance. Peut-être pleurons-nous comme Marthe et Marie devant le tombeau de Lazare en regardant le passé et en ayant l'impression que nous sommes les derniers. Nous sommes comme elles, enfermés dans nos regrets ... « Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort.... » ou encore « Seigneur, il sent déjà : c'est le quatrième jour ». Même Marthe qui avait tenu jusque là dans la foi s'effondre à son tour. Ne faisons pas de nos vies un cimetière où sont inscrits sans cesse ces mots : « Regrets éternels ». Au fond Jésus croit pour les deux sœurs comme il continue de croire en notre nom. Ce long temps de mort nous désespère à jamais. Nous ne voyons pas venir les jeunes générations nous remplacer. Il y a un véritable samedi saint à assumer. Oui, le présent ne prolonge pas le passé. Il y a l'usure du temps qui est difficile à vivre : Nous sommes aussi comme le paralytique, cela fait 38 ans qu'il attend, on peut comprendre sa lassitude.

2- Des sentinelles de l'Invisible

Chrétiens, dans l'obscurité de ce monde nous sommes des pauvres de foi. En plus il nous est demandé de croire au nom de ceux qui n'osent plus croire. C'est cela être sentinelles de l'invisible... et sans doute et d'abord au nom de nos communautés chrétiennes. Je suis marqué par la désespérance de certains chrétiens et parfois des plus anciens qui se culpabilisent de ne pas avoir réussi à transmettre ce qui les fait vivre.

Devenir des hommes de foi et de miséricorde.

Le chemin de la foi est toujours un chemin de purification en particulier du désir. Nous sommes des êtres rationnels, parfois rationalistes. Comme Nicodème, il y a le désir de savoir, de connaître. Même si la formation théologique est importante, le croire est au-delà du savoir. Il s'agit de naître du souffle de l'Esprit. « A moins de naître d'eau et d'esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » dit Jésus. Nous sommes assaillis de documents et d'informations de toute sorte, mais la foi n'est pas le résultat de la somme de nos connaissances intellectuelles. Elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint. Les catéchumènes en sont la preuve existentielle. C'est important de mettre en place l'évangélisation de l'intelligence, de rendre compte de nos raisons de croire ... Beaucoup de nos contemporains cherchent des preuves mais il faut se rappeler que la foi et l'espérance s'enracinent dans la prière. Elle est don de Dieu et suppose une certaine humilité. La rencontre de Dieu dans le silence et la prière ne contredit pas une formation théologique sur la Trinité. Mais, sachons que seul l'Esprit Saint est capable de toucher le cœur des hommes.

Il y aussi le désir de nourriture de la part des foules comme au temps de Jésus, un désir de biens. « Levant les yeux, Jésus vit une grande foule qui venait à lui. Il dit à Philippe : Où pourrions acheter du pain pour les faire manger ? » (Jn 6,5). Cette foule, elle est à notre porte et encore dans le monde. Ce sont les pauvres en tout genre de notre société, ici et ailleurs. Là aussi, on se sent démuné. C'est une épreuve, comme pour les disciples. Malgré notre engagement et l'engagement des chrétiens, on peut dire : Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Combien de frères prêtres se sont engagés avec des laïcs dans la solidarité vis-à-vis des plus démunis ? Il peut y avoir un sentiment d'échec. On a du mal à mobiliser. Les jeunes générations vivent différemment ce type d'engagement militant. Elles sont plutôt du côté de la résistance que de la transformation du monde, un

peu comme l'agriculture bio dans le monde agricole. Combien d'aumôniers vieillissent avec leurs équipes ? Il ne nous est pas demandé de renoncer ou de démissionner, il nous est demandé d'oser offrir notre pauvreté, nos cinq pains et nos deux poissons. « Alors, Jésus prit les pains, rendit grâces et en distribua aux convives, et de même du poisson, autant qu'ils en voulurent » (Jn 6,11). Trop souvent nous nous prenons pour Dieu, pour Jésus. Il nous demande d'offrir notre pauvreté et de rendre grâces avec lui au Père.

Témoigner que tout être humain est fils et fille de Dieu.

Seulement, cette faim de biens ne comble pas l'homme. Sa véritable dignité c'est d'être fils du Père, à la suite de Jésus. Cette faim lui révèle simplement qu'il a soif d'autres réalités ... C'est ce qu'a écrit un jour Charles de Foucauld à sa sœur : « *Notre cœur a soif de plus d'amour que le monde ne peut lui en donner. Notre esprit a soif de plus de vérité que le monde ne peut lui en trouver. Tout notre être a soif d'une vie plus longue que la terre peut lui faire respirer. La lumière où j'entrerais à ma mort commence à luire. Je suis en face de choses éternelles, en veille pour la vérité* ». La réponse de Jésus à ses contemporains est bien celle-là. Nous avons beau avoir les moyens de vivre, mais si nous perdons nos raisons de vivre, nous mourons de faim et de soif. « Je suis le pain de vie » dit Jésus. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif ». (Jn 6,35).

Au fond, la dignité que recherche l'être humain est un peu comme celle de la Samaritaine. Beaucoup de nos contemporains s'ils sont des blessés de la vie, sont surtout les blessés de l'amour. Dieu sait, si dans notre mission de baptisés ou dans notre ministère, nous rencontrons ces blessés de l'amour. Nous souffrons nous-mêmes parfois des réponses de l'Eglise ou de l'interprétation des médias. En même temps, face au relativisme ambiant, nous avons l'impression que le chemin de conversion que nous proposons est incompris et souvent rejeté. Il suffit de penser aux divorcés remariés qui viennent nous demander un remariage ou de communier. On vit un grand écart crucifiant. On veut être témoin de la miséricorde et en même temps nous invitons à faire une démarche de vérité. C'est parfois impossible et passionnel. Amour et vérité semblent souvent inconciliables. Beaucoup de personnes sont comme la Samaritaine, en quête du véritable amour, en quête de pardon. Il nous faut beaucoup écouter, accueillir l'agressivité, encaisser parfois des propos violents

sur l'intolérance de l'Eglise pour permettre de cheminer. Cela suppose que nos communautés soient accueillantes à ces personnes, qu'elles soient à l'écoute de la souffrance. Trop souvent, le prêtre est seul, d'ailleurs comme l'évêque.

En même temps, nous sommes témoins de véritables chemins de réconciliation entre les personnes ou avec l'Église. « En cela, tu dis vrai » dit Jésus à la Samaritaine ». Certaines personnes font un chemin de vérité avec elles-mêmes, à travers l'échec d'un premier mariage, par exemple. Certains font même le choix d'un non remariage ou d'une vie de couple vécue dans la foi et l'amour de l'Eglise. D'autres redécouvrent la foi comme la Samaritaine : Où nous faut-il adorer, dit-elle, et Jésus peut répondre : « les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité car ce sont là les adorateurs tels que les veut le Père » (Jn 4,23). A leur tour, ils deviennent témoins de la Bonne Nouvelle du Salut autour d'eux, dans leur famille et leur voisinage. Au point que Jésus peut dire : « Levez les yeux et voyez : les champs sont blancs pour la moisson » (Jn 4,35). Nous voyons arriver des personnes qui rejoignent les communautés chrétiennes, invitées par ceux qui ont fait un chemin de réconciliation avec la foi chrétienne. Comme les Samaritains qui s'adressaient à la Samaritaine, ils peuvent ajouter : « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons ; nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment Jésus le Sauveur du monde » (Jn 4,42).

Une réponse à une quête de sagesse ou la révélation du Salut ?

Un dernier désir qui marque notre société, c'est celui d'être bien dans sa peau. Il y a une quête de corps parfait, de jeunesse, de performance en tout genre. Il y a comme un rêve d'être un top-modèle. Or, face au vieillissement, à la maladie, à la souffrance, à l'accident ou la blessure, il y a cette recherche de guérison et même de guérison spirituelle, psychique, finalement d'être parfaitement équilibré. Les sessions de guérison intérieure ne cessent de se remplir et même de déborder de monde. Or, il est bon de s'arrêter sur la rencontre de Jésus et du paralytique (Jn 5,1-16)

Comme le paralytique, beaucoup de personnes sont dans l'anonymat le plus grand. Elles sont un simple numéro. Parfois, à l'hôpital c'est le numéro de chambre qui compte. Le paralysé de l'évangile est au milieu d'une multitude d'aveugles, de boiteux et d'impotents qui attendent le bouillonnement de l'eau. Plus personne ne s'intéresse à lui et peut être même que sa résignation ou son agressivité ont découragé plus d'un candidat qui voulait l'aider.

Son diagnostic à lui est clair : « Je n'ai personne pour me plonger dans la piscine ». Ce n'est pas lui qui va vers Jésus mais c'est Jésus qui vient vers l'homme qui ne peut plus bouger. C'est toujours Dieu qui vient vers nous. Lui le premier nous aime. Dans notre démarche près des personnes en souffrance, quand nous allons vers elles, pensons toujours que c'est Dieu qui va à leur rencontre et que nul n'est jamais trop loin pour Dieu.

La question de Jésus n'est pas anodine : « Veux-tu guérir ? ». Ce n'est pas sûr que le désir de guérison soit encore présent chez cet homme. Il a peut être laissé éteindre son désir de vie... la première guérison est bien celle-là : réveiller le goût de vivre chez beaucoup de nos contemporains. La maladie la plus profonde est bien là. Il n'y a plus d'espoir ... le désir s'est éteint... Que de drames nous sommes amenés à côtoyer ! Voilà les ténèbres où sont enfermés tant d'hommes et de femmes. Comment les aider à retrouver la lumière c'est-à-dire tout simplement la confiance ? Notre écoute aimante, notre prière, notre propre témoignage, le sacrement des malades pour certains, le pardon du Seigneur sont des chemins de guérison intérieure. Il y a une véritable mission pour tous ces blessés de la vie... les chemins sont divers.

En même temps, Jésus dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche » (Jn 5,8). La guérison de cet homme passe par la confiance retrouvée. « Lève-toi ». Il doit choisir de se lever, de retrouver son désir de vivre. Jésus ne le touche pas comme il l'a parfois fait pour d'autres infirmes. Il aurait pu lui tendre la main pour l'aider à se relever. La guérison dont cet homme a d'abord besoin c'est la confiance en lui-même, dans les autres et en Dieu. Tout simplement la foi. D'ailleurs, c'est la parole de Jésus qui l'a remis debout : « Celui-là m'a dit ». Cet homme est dans la mort, prisonnier des forces de mort. La puissance de la parole de Jésus le fait sortir des ténèbres. Sa vie peut devenir un chemin. Il est invité à marcher avec un grabat et non pas à rentrer chez lui. Il devient témoin en marchant avec son grabat. Il était infirme, paralysé. Il est guéri et il marche. Il doit porter son grabat et non plus le subir. Il reste fragile mais désormais il peut regarder son mal en face. « Ne pêche plus, dit Jésus, sinon tu risques de retomber dans les ténèbres ». Désormais, il est debout, il vit, alors qu'il était mort, couché sur son grabat.

Il s'agit pour nous-mêmes de faire un chemin de vie de nos propres fragilités. Laissons le Christ venir aussi à notre rencontre parce que nous n'avons plus la force parfois d'aller vers lui. Nos paralysies sont multiples. On a déjà essayé tant et tant de formules diverses. Il y a

la grande tentation de s'arrêter et de se coucher sur son grabat. Parfois, on a invité des personnes à se mettre en route, à prendre des responsabilités, mais on a essayé beaucoup de refus. « Il n'y a personne pour m'aider » dit l'homme. Nous avons tous fait cette expérience.

Il s'agit aussi des personnes que nous rencontrons. Difficile de témoigner si nous-mêmes nous n'avons pas fait cette expérience comme le paralytique. « L'homme s'en alla dire aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri » (Jn 5,15). En tout cas, nous mettons nos pas dans ceux de Jésus qui part à la rencontre des paralytiques de notre temps. C'est bien au niveau de la confiance qu'ils sont le plus touchés. Ils n'ont plus confiance en personne. Le chemin de guérison sera parfois long. Jésus s'est intéressé au paralytique, il l'a regardé, a pris le temps de lui parler, d'accueillir ses doutes, son ras-le-bol et même son désespoir. Il a su attendre que quelque chose se mette en mouvement en lui. Il l'a aimé pour lui-même, lui qui n'arrivait plus à s'aimer. Il lui a révélé qu'il avait de la valeur, qu'il était digne d'intérêt et qu'il était enfant de Dieu. C'est souvent ce chemin que nous avons à emprunter avec les blessés de la vie, tous les cabossés de notre société. Ils attendent parfois plus un regard de confiance qu'un geste de solidarité. En contemplant Jésus et le paralytique, nous apprenons peu à peu à ne désespérer de personne. La foi au Christ nous relève et elle devient un chemin de vie, même s'il nous faut porter notre grabat. Il n'est plus un obstacle. Il devient un témoignage de guérison qui est plénitude de vie.

Le Mystère Pascal au cœur de notre mission de chrétiens

Pour Saint Jean, trois verbes caractérisent le croyant : c'est celui qui marche à la suite de Jésus, c'est celui qui voit, c'est surtout celui qui vit, qui est sorti de son état de mort comme Lazare. Le croyant, c'est celui qui comme le Christ, passe de la mort à la vie, du tombeau à la lumière du jour.

Ce qui bloque nos contemporains, c'est la mort. Elle est évacuée de notre société. Or, la pastorale du deuil par exemple retrouve toute sa place dans l'évangélisation. C'est un moment fort dans la vie des familles. Dans l'évangile de Jean, elle est évoquée en particulier avec la mort de Lazare et l'attitude des deux sœurs (Jn 11). Lazare reste muet. Ce qui est essentiel dans ce texte, ce sont les deux sœurs devant la mort de leur frère. C'est bien la situation que nous rencontrons au moment d'un deuil. Nous ne savons pas

comment vont réagir les proches. Certains sont effondrés, comme Marie, qui n'a pas eu la force de partir à la rencontre de Jésus. Elle s'enferme dans son chagrin, avec les pleureuses du village. Puis, il y a Marthe, avec son courage et sa foi, qui est partie à la rencontre de Jésus et qui vient chercher sa sœur en lui disant : « Le Maître est là et il t'appelle ». Soutenue par Marthe, Marie part à la rencontre de Jésus.

Mais il y a surtout l'attitude pastorale de Jésus. « Quand Jésus vit qu'elle pleurait et que les Juifs venus avec elle, pleuraient aussi, il fût bouleversé d'une émotion profonde. Il demanda : où l'avez-vous déposé ? Ils lui répondirent : viens voir, Seigneur. Alors, Jésus pleura. Les Juifs se dirent : voyez, comme il l'aimait » (Jn 11,33-36).

Nous vivons parfois des moments d'une telle compassion devant la mort d'un jeune ou le drame d'une famille. Le texte d'évangile ajoute même qu'arrivé devant le tombeau, Jésus fut repris par l'émotion. Devant la mort, le mal et la souffrance, on ne fanfaronne pas. C'est le mystère d'une présence aimante, priante et fraternelle qui témoigne bien plus que les paroles qu'on ne trouve pas dans ces circonstances.

Jésus croit pour ceux qui ne peuvent croire. Il invite Marthe à s'abandonner entre les mains du Père comme lui le fera au moment de sa mort. Il met toute sa confiance dans le Père. C'est sa prière de louange, d'abandon entre les mains du Père. Lui s'abandonne entre les mains d'un Dieu de vie, qui ne peut que nous faire naître à la vie. Mais, il ne peut pas nous faire naître à la vie, s'il n'y a pas cet abandon ultime dans une confiance totale. Alors, les forces de Dieu peuvent vaincre les forces de mort. « Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je savais bien, moi, que tu m'exauces toujours ; mais si j'ai parlé c'est pour cette foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. Après, cela, il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ». Et le mort sortit, les pieds et les mains attachés, le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller » (Jn 11,41-44).

Jésus est bien seul devant la mort. Marthe qui avait tenu jusque là a craqué à son tour : « Il y a déjà 4 jours, dit-elle, et il sent ». Elle a perdu cette espérance qu'elle avait auparavant. Seul Jésus garde cette foi qui est la condition pour voir la gloire de Dieu. Il se tourne vers son Père et manifeste ainsi son union intime avec Dieu. Seul Jésus est capable

de nous faire sortir des ténèbres vers la lumière comme Lazare. Ce n'est plus nous qui croyons dans ces moments-là, c'est le Christ qui croit à travers nous, c'est lui qui vit en nous comme dit Saint-Paul et qui espère.

Le texte se termine en évoquant les nombreux Juifs qui étaient venus entourer Marie et avaient vu ce que faisait Jésus, et ils crurent en lui. Nous savons par expérience que de nombreuses célébrations de funérailles sont aussi un lieu d'expression ou de découverte de la foi chrétienne. Le Christ nous précède dans ces moments souvent difficiles.

Conclusion

« Venez et voyez » avait dit Jésus aux deux disciples qui lui demandaient où il habitait. Notre rencontre du Christ vivant se fait au cœur du quotidien de notre vie. Jésus nous a appelés pour être ses compagnons de route. C'est en donnant notre vie, au service de nos frères les hommes, à la suite de Jésus, que nous faisons l'expérience du Christ mort et ressuscité. Nous osons dire tout simplement avec le disciple bien-aimé : « De sa plénitude, nous avons reçu grâce après grâce » (Jn1,16)

+ Jean Claude Boulanger

Evêque de Bayeux et Lisieux